
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 4 (1976)

DOI: 10.11588/fr.1976.0.48623

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

PIERRE RICHÉ

LES REPRÉSENTATIONS DU PALAIS
DANS LES TEXTES LITTÉRAIRES DU HAUT MOYEN AGE

Dans le cadre de l'enquête sur les palais en Occident, je voudrais tenter de montrer comment les lettrés du Haut Moyen Age ont évoqué les demeures royales. On a dit que ces lettrés étaient peu sensibles à la réalité qui les entourait, qu'ils étaient incapables de donner des renseignements précis et chiffrés, car, ou bien ils se laissaient influencer par les lectures des auteurs qu'ils fréquentaient, ou bien ils cherchaient une signification allégorique ou symbolique aux *realia*. Il nous faut montrer à propos du palais royal si cette affirmation est fondée.

Aux temps des royaumes germaniques, la cour et le palais ont joué un grand rôle dans la vie politique et culturelle. On pourrait s'attendre à tirer des sources littéraires une riche information. En fait nous sommes assez déçus. Grégoire de Tours, sans lequel nous ne saurions presque rien de l'histoire mérovingienne, ne donne aucune description précise des palais qu'il a fréquentés. Lui, qui est capable, lorsqu'il parle de la basilique de Tours ou du *castrum* de Dijon, de donner des renseignements chiffrés, évoque simplement des *villae* rurales occupés par les rois, les localise, mais ne donne aucun détail qu'attendrait l'archéologue.¹ Il ne s'intéresse qu'aux monuments religieux.

Fortunat est-il plus précis? Il nous a laissé dans ses poèmes des descriptions de bâtiments appartenant à des aristocrates aquitains, et une évocation suggestive du palais de l'évêque Nizier de Trèves.² Mais lorsqu'il parle des palais royaux, il se contente de faire allusion à l'*aula palatina*, aux aristocrates qui travaillent et vivent à la cour, sans se soucier de l'environnement. Pourtant il a consacré un poème au jardin de la reine Ultrogothe, femme de Childébert I.³ Mais c'est une sorte d'exercice littéraire qui imite le poème d'Ennode de Pavie sur le jardin du roi Theodoric.⁴

Pour pénétrer dans les palais royaux il nous faut avoir recours à des textes assez longtemps dédaignés par les historiens, les Vies de saints. Les sources hagiographiques ne nous donnent pas malheureusement la description des

¹ Dans son livre: *Palatium und Civitas I*, Köln 1975, C. BRÜHL a tiré ce qu'il pouvait des oeuvres de Grégoire de Tours.

² Fortunat, *Carmina V*, 21-42 (MGH AA IV/1, p. 64).

³ Id., *Carm. VI*, p. 146.

⁴ Ennode, *Carm.* (MGH AA VII, p. 214).

bâtiments palatiaux, mais elles nous renseignent sur les institutions et la vie de la cour. Sans doute, certains hagiographes, voulant mettre en valeur la sainteté de leur héros, font de la cour un tableau sinistre. Les jeunes aristocrates qui y séjournent et qui sont dès ce moment appelés à la vie religieuse, cherchent à fuir le plus rapidement possible les multiples tentations de la vie mondaine. Pourtant ne suivons pas les historiens qui ont interprété à la lettre un lieu commun hagiographique.⁵ La cour mérovingienne n'est pas le «mauvais endroit» trop souvent décrit. Les auteurs des *Vitae* évoquent quelquefois avec sympathie l'*eruditio palatina* et les *aulicae disciplinae* que les jeunes gens reçoivent sous la direction du Maire du palais, dans l'entourage du roi. Ces jeunes aristocrates, envoyés par leurs parents à la cour, ont le statut de *convivae regis*, de *nutriti* et apprennent leur futur métier d'administrateur. La cour mérovingienne est non seulement une «école de cadres» mais un centre de culture où l'on peut acquérir un art de vivre. Si, comme l'écrit un évêque du VIIe siècle, on doit se méfier des «amuseurs» (*joculatores*) qui entourent le roi, on peut néanmoins recevoir une bonne formation et se divertir honnêtement. Didier de Cahors se rappelle avec nostalgie les heureux moments passés avec ses amis à la cour de Clothaire II.⁶ La réputation de la cour mérovingienne est telle que la veuve du roi Edwin de Northumbrie y envoie ses deux fils afin qu'ils soient reçus parmi les *nutriti* de Dagobert.⁷

Le mot *nutritus* doit être pris dans son premier sens. Le roi assure la sécurité matérielle des jeunes gens. A une époque où l'on redoute la faim et le froid, cette condition a son importance. Le palais est un refuge qui permet d'échapper aux difficultés de la vie quotidienne. Lorsqu'ils évoquent le palais, les hagiographes et les écrivains insistent sur cet aspect des choses. Rappelons le passage de l'«Histoire Ecclésiastique des Anglo-Saxons» dans lequel Bède parle de la conversion d'Edwin. Le roi est assis à table avec ses compagnons, une bonne chaleur les entoure, tandis qu'au dehors tout est pluie ou neige.⁸ Le palais c'est d'abord l'abri confortable. Or nous retrouvons la même idée au IXe siècle sous la plume de Notker de Saint Gall lorsqu'il parle du palais d'Aix: «Dans les appartements du palais non seulement les *milites* et leurs serviteurs mais aussi tous les autres hommes pouvaient se défendre de la pluie, de la neige et de la forte chaleur.»⁹ Nous verrons plus loin comment évoluera cette conception du palais-refuge.

Alors que les hagiographes mérovingiens n'ont qu'une connaissance indi-

⁵ F. LOT, Les destinées de l'empire en Occident, Paris 1940, p. 383.

⁶ P. RICHÉ, Education et culture dans l'Occident barbare, 3 éd. Paris 1973, p. 380-391.

⁷ Bède, Histoire Ecclésiastique II, 20.

⁸ Ibid. II, 13.

⁹ Notker de Saint-Gall, Gesta Caroli I, 30. *Sed et ita omnia procerum habitacula a terra erant in sublime suspensa ut sub eis non solum militum milites et eorum servitores sed omne genus hominum ab injuriis imbrium vel nivium gelu vel caumatis possent defendi.*

recte du palais, beaucoup de lettrés carolingiens ont séjourné auprès des rois et ont fréquenté la cour. Grâce à eux nous entrons mieux au coeur du sujet. Ils ont sous leurs yeux les chantiers en plein travail, ils admirent les réalisateurs architecturaux. Ainsi lorsqu'ils font le panégyrique des rois, ils célèbrent, parmi les autres oeuvres, les constructions entreprises sur l'ordre royal. Ermold le Noir félicite le prince Louis d'avoir fait édifier Doué la Fontaine et Angeac dans des sites particulièrement bien choisis: »Par delà la Loire, dans un endroit fertile et commode ceint de forêts et de plaines, mollement enfoui dans la verdure d'une vallée, excellent pour la pêche et abondant en gibier, Louis a bâti un magnifique palais«. ¹⁰ Par opposition il parle avec ironie de la demeure du chef breton Murman »entourée de haies, de fossés et de marécages«. ¹¹ Le palais digne de ce nom doit donc être installé dans un endroit agréable et capable de nourrir ceux qui y résident. Mêmes précisions lorsqu'Ermold décrit Ingelheim: »Cet endroit se trouve près du Rhin au cours rapide, au milieu des terres aux cultures riches et variées«. Mais cette fois le poète est également sensible à l'importance des bâtiments: »Le palais est immense appuyé sur cent colonnes; il abonde en demeures et constructions de toutes sortes, portes réduites, demeures innombrables, oeuvres des maîtres ouvriers«. Une nouvelle idée s'impose ici. Comme les palais du Bas Empire ou de l'Orient les demeures royales carolingiennes sont faites de nombreux édifices, imbriqués les uns dans les autres, et formant comme un labyrinthe. Ermold décrit alors en une cinquantaine de vers les fresques qui ornent la *regia domus* et qui représentent les exploits des héros antiques et des princes carolingiens. ¹² Ermold le Noir mentionne plus rarement Aix la Chapelle mais ce qu'il en dit est pour l'histoire du palais une grande signification. En effet en premier lieu il décrit les jardins et le parc zoologique: »Il y a un endroit voisin de l'illustre palais impérial d'Aix clos de solides murailles planté d'arbres et verdoyant d'une herbe fraîche. Une rivière le traverse d'un cours paisible et des oiseaux variés le peuplent ainsi que des bêtes sauvages«. ¹³ A l'imitation des princes d'Orient les Carolingiens ont voulu avoir leurs jardins et leurs réserves d'animaux. C'est là qu'ont été installées les bêtes sauvages données en cadeaux et le fameux éléphant Aboul Abbas qu'Haroun Al Rachid envoya à Charlemagne. Walafriid Strabon dans son poème *De imagini Tetrici* parlera lui aussi de ce parc zoologique en lui donnant une signification symbolique. Nous en reparlerons plus loin. En deuxième lieu, Ermold nous dit que Louis le Pieux a installé à Aix des orgues et cela pour rivaliser avec le palais

¹⁰ Ermold le Noir, Poème sur Louis le Pieux et Epîtres au roi Pépin, éd. et trad. E. FARAL, Paris 1932, p. 59 et 203.

¹¹ Ibid. p. 105.

¹² Ibid. pp. 159 et 165.

¹³ Ibid. p. 141. Sur ces jardins cf. K. HAUCK, Tiergärten im Pfalzbereich, dans: Deutsche Königspfalzen I, Göttingen 1963, p. 32.

de Constantinople. « Ces orgues comme la terre des Francs n'en a jamais vu, dont les Grecs tiraient tant d'orgueil et qui étaient le seul motif pour Constantinople de se croire supérieure à toi, c'est maintenant le palais d'Aix qui les possède. » Walafriid Strabon lui aussi parle des orgues.¹⁴ Ainsi pour Ermold en construisant Aix et en l'équipant ainsi les Carolingiens ont rivalisé avec Byzance.

Tous les lettrés carolingiens ont d'ailleurs compris l'importance politique de la construction d'Aix-la-Chapelle entreprise vers 794.¹⁵ L'auteur du poème sur Charles et le pape Léon, le Pseudo-Angilbert, évoque Charlemagne, qui, tel Enée veillant à l'édification de Carthage, surveille la construction du palais, l'établissement du forum, du sénat, l'aménagement du »port« et des thermes et du théâtre.¹⁶ Comme Ingelheim, Aix est une véritable petite cité dominée par la résidence du roi. Charles, nous dit Notker de Saint Gall, peut voir de sa fenêtre tout ce qui se passe dans le palais. Les écrivains aiment décrire l'antichambre où attendent courtisans et visiteurs, les terrasses où les princes contemplant les étoiles, les galeries de bois qui quelquefois s'effondrent et provoquent des accidents. Notker nous dit à propos d'un autre palais qu'il faut pour parvenir à la chambre royale, confortablement chauffée, franchir avec difficulté sept portes. Nous retrouvons ici l'idée du labyrinthe.¹⁷

Mais, comme dit Hincmar de Reims, le palais ne se définit pas seulement par des murs insensibles et des bois de constructions. Il tire sa véritable réalité des hommes doués de raison qui y demeurent.¹⁸ Le palais, c'est la résidence du roi qui siège sur un trône d'or qui égal au soleil répand sa clarté dans l'immensité.¹⁹ D'autre part, à côté de la *basilica humana*, comme le dit Notker en reprenant la définition isidorienne, à côté du palais du *basileus*, est édifiée la *basilica divina*, la chapelle où le roi se rend tous les jours en cortège.²⁰ Le palais est aussi, pour les lettrés, le théâtre des divertissements, chasses et banquets. Ermold, le Pseudo-Angilbert, le *poeta Saxo*, Notker, nous ont laissé des descriptions de chasses royales très proches les unes des autres. La chasse apparaît comme une sorte de rituel royal, tel qu'il était dans toutes les cours et particulièrement dans les cours orientales. Notker fait même suivre le récit

¹⁴ Ermold, op. cit. p. 193. Walafriid Strabon, Poet. Aevi Carol. II, p. 374.

¹⁵ Eginhard, Vita Caroli 26; Walafriid Strabon, Poet. Aevi Carol. II, pp. 301 sv.

¹⁶ Sur l'auteur de ce poème (éd. Poet. Aevi. Carol. I, p. 373), cf. WATTENBACH-LEVISON, Deutschlands Geschichtsquellen I, Weimar 1953, p. 240.

¹⁷ Notker, op. cit. I, 4, 5, 6, 7, 8, 10, 30, 31; II, 4-6, 8, 10, 15; L'Astronome, Vita Ludovici 28, 43, 58; Annales royales 829; Eginhard, Vita Caroli 32.

¹⁸ Hincmar, Capit. II, p. 431: *Palatium regis dicitur propter rationabiles homines inhabitantes et non propter parietes insensibiles sive macerias.*

¹⁹ Ermold, op. cit., pp. 5, 27 et 53.

²⁰ Notker, op. cit. I, 30. Cf. Isidore, Etym. 15, 4, 11: *basilicae prius vocabantur regum habitacula.* Description du cortège royal se rendant à la chapelle, dans Ermold, op. cit., p. 205 et p. 175.

de la chasse de Charlemagne par la description d'une chasse à Bagdad comme s'il voulait établir un parallèle entre les deux cours.²¹

Après l'exercice sportif vient le banquet. La réputation des repas organisés à la cour carolingienne est connue dans les royaumes barbares puisque Ermold le Noir fait dire au prince danois Harald: »je désire voir le royaume des Francs, la piété de César, sa force militaire, et le service de sa table«. ²² Pour mieux séduire les hôtes étrangers, les rois les traitent magnifiquement. Recevoir la coupe des mains du roi est un privilège recherché. Alcuin, Theodulf, Ermold, nous ont laissé des descriptions poétiques des banquets et en ont profité pour évoquer les familiers de la cour.²³ Un texte hagiographique peu cité, la Vie d'Hugues de Rouen, bâtard de Charlemagne, dit à plusieurs reprises la joie qui présidait à ces banquets royaux.²⁴

Ce texte nous permet de parler d'une autre occupation aulique bien connue. En effet on nous dit que le jeune Hugues après avoir été élevé jusqu'à trois ans par sa mère, fut alors confié à la *domus regia* et rejoignit le groupe des lettrés. Tous les jours avec les camarades de son âge il apprit l'alphabet à l'école et écrivit sur des morceaux de parchemin. Sans entrer dans les débats sur l'»école du palais«²⁵ disons que, sous Charles et ses successeurs, la cour est présentée à juste titre comme un centre vivant de culture. Comme l'écrit Heric d'Auxerre à Charles le Chauve, »le palais mérite le nom d'école car on y pratique autant des disciplines scolaires que les disciplines militaires«. ²⁶ A la fin du IXe siècle Notker racontant l'histoire de Charlemagne imaginant comme quelque chose de plausible une visite d'inspection du roi dans l'école du palais.²⁷ Grâce aux maîtres appelés par le prince auprès de lui la cour pouvait se vanter de reprendre la flambeau des écoles de Rome et d'Athènes, et de réaliser plus encore que l'Orient byzantin la *translatio studii*.

Lorsque les lettrés carolingiens évoquent la cour carolingienne, ils ne peuvent s'empêcher d'établir un parallèle entre le palais carolingien et le palais byzantin. Nous l'avons déjà noté en citant Ermold. Nous le retrouvons ailleurs. Les cérémonies qui se déroulent à Aix, Paderborn, Ingelheim, le luxe des costumes, les réceptions des ambassadeurs, les acclamations en l'honneur des princes, le faste de la liturgie,²⁸ tout concourt à faire du palais franc l'homologue du palais de Constantinople. C'est donc tout normalement que dès

²¹ Ermold, p. 180sv.; Poema Karolus Magnus et Leo Papa, Poet. Aevi Carol. I, p. 369, vers 137sv.; Notker, op. cit. II, 9.

²² Ermold, op. cit. p. 155, vers 2037.

²³ Theodulf, Poet. Aevi Carol. I, p. 483; Alcuin, Poet. Aevi Carol. I, p. 245.

²⁴ Vita Hugonis, ed. J. VAN DER STRAETEN, dans: Analecta Bollandiana 87 (1969) p. 233.

²⁵ Cf. F. BRUNHÖLZL, Der Bildungsauftrag der Hofschule, dans: Karl der Große II, p. 28-31.

²⁶ Heric d'Auxerre, Vita Germani, pref. (Poet. Aevi Carol. III, p. 429).

²⁷ Notker, op. cit. I, 3.

²⁸ Cf. SCHRAMM, Kaiser, Rom und Renovatio, Darmstadt 1957; E. H. KANTOROWICZ, Laudes Regiae, Berkeley 1946, p. 69.

la fin du VIII^e siècle, précisément au moment du concile de Francfort de 794, l'expression *sacrum palatium* commence à être utilisée.²⁹ Au IX^e siècle nous la retrouvons très souvent. Hincmar peut dire à Louis le Germanique: *Palatium vestrum debet esse sacrum non sacrilegium*.³⁰ Parce que le roi, puis empereur, est *rex et sacerdos* comme le souverain byzantin est *basileus et hieres*, la demeure royale est un endroit saint où l'on pénètre avec crainte et tremblement. Si au début du règne le palais de Charlemagne est encore assez proche des palais mérovingiens, peu à peu il se transforme. Charles n'a jamais voulu se faire vénérer comme un personnage saint et a désapprouvé ceux qui adoraient les portraits des empereurs byzantins, mais il a fondé une monarchie sacrale et n'a pu empêcher son entourage de voir en lui en reflet de la puissance divine. Comme le dit Dungal, «Un seul règne dans le royaume des cieux, celui qui lance la foudre. Il est naturel qu'il y en ait qu'un seul après lui qui règne sur la terre un seul qui soit un exemple pour tous les hommes».³¹ L'empereur Louis le Pieux est, du moins au début de son règne, objet de la même comparaison flatteuse: «A l'égal du soleil il répand ses rayons dans l'immensité . . . Il s'élève par ses vertus au-dessus de l'Olympe, brillant déjà quoique encore en vie dans la demeure des cieux».³² Un courtisan byzantin ne pourrait mieux dire.

Si Charlemagne et Louis n'ont pas voulu introduire un cérémonial imité de Byzance, ou l'ont fait exceptionnellement, il semble que Charles le Chauve, devenu empereur, l'ait tenté. Selon l'annaliste de Fulda Charles «méprise les coutumes des rois francs et n'a plus d'admiration que pour les gloires grecques». Il s'habille de vêtements de soie et d'or.³³ Même en tenant compte de l'hostilité du chroniqueur, ami de Louis le Germanique, on ne peut écarter cette indication. Charles le Chauve a hérité des prétentions que son prédécesseur l'empereur Louis II avait exprimées dans sa lettre à Basile. Il l'emporte même sur son collègue byzantin puisqu'il a reçu le titre impérial à Rome, des mains du pape.³⁴

En cette fin du IX^e siècle nous pouvons avoir une idée de la façon dont on se représente l'empereur en son palais, grâce à Notker de Saint-Gall. Sous les traits de Charlemagne il évoque en fait un empereur qui ressemble de près au *basileus*. Lorsque les ambassadeurs grecs arrivent à Aix, dès qu'ils voient

²⁹ Concilia II, p. 74; cf. *ibid.*, 1203. De ordine palatii, pp. 518 et 523.

³⁰ Hincmar, Capit. II, p. 431.

³¹ Dungal, Poet. Aevi Carol. I, p. 395.

³² Ermold, *op. cit.* pp. 5 et 231.

³³ Annales de Fulda 876: *Omnem enim consuetudinem regum Francorum contemnens, Grecas glorias optimas arbitrabatur*. – Sur les influences byzantines dans l'administration de Charles cf. W. OHNSORGE, Legimus. Die von Byzanz übernommene Vollzugsform der Metallsiegeldiplome Karls d. Gr., dans: Festschrift E. STENGEL, Münster, 1952, p. 21. Sur la cour de Charles cf. LÖWE dans WATTENBACH-LEVISON, p. 496 sv.

³⁴ Cf. R. FOLZ, L'idée d'Empire en Occident, Paris 1953, pp. 25 sv.

le trône royal, ils veulent se jeter à terre selon le rite de la proscynèse. On les en empêche. Lorsqu'ils aperçoivent le comte du palais qu'il prenne pour le souverain, même attitude. Parvenu enfin auprès de l'empereur, ils restent sans voix et sans mouvement: »Le roi se tient près d'une fenêtre brillante, étincelant comme le soleil levant, couvert d'or et de pierreries. Autour de lui comme une milice céleste se trouvent ses trois fils, les filles avec leur mère, couvertes de bracelets, les évêques, les abbés, les ducs, tels qu'ils apparurent autrefois à Josué«. ³⁵ Le roi alors relève les envoyés grecs et les rassure. Même scénario, lorsque les ambassadeurs du calife arrivent à Aix. L'empereur franc impose donc une crainte religieuse autant qu'un souverain oriental pouvait le faire.

Dans ces conditions le palais carolingien ne peut être considéré comme une demeure parmi d'autres. C'est un espace sacré qui est en quelque sorte le centre du monde religieux. Il doit résister aux attaques des forces démoniaques. Les tremblements de terre qui ébranlent le palais sont notés par les chroniqueurs comme autant de signes funestes qui mettent en péril l'Empire. Selon Notker, cet affrontement entre forces adverses eut lieu dès la construction du palais d'Aix puisque lorsque Pépin le Bref fit restaurer les thermes il dut combattre le diable et tuer le monstre qui y avait établi sa demeure. ³⁶ Le palais tire sa force et de la présence du souverain et des reliques conservées dans la chapelle royale. Palais et église forment un tout. La salle d'audience est une »basilique« et la chapelle une salle du trône, comme l'était le Chrysotriklinos byzantin. ³⁷

Le »palais sacré« est pour certains lettrés carolingiens comparable au Temple de Salomon et en tant que tel il préfigure la Jérusalem céleste. Nous devons donc imaginer le palais comme anticipation du paradis. Dans son poème *De Imagine Tetrici*, Walafriid Strabon médite devant la statue équestre de Theodoric, statue que Charlemagne avait ramenée de Ravenne et qu'il avait installée à Aix. A l'opposition du tyran arien, Louis le Pieux est un nouveau Moïse, son palais un nouveau Temple. Tout en lui respire la beauté et l'harmonie. L'orgue, dont nous avons déjà parlé, fait retentir de doux accords. Dans les jardins bêtes sauvages et animaux domestiques vivent paisiblement. ³⁸ Nous sommes déjà au Paradis. Remarquons d'ailleurs que la pomme de pin en bronze qui orne l'atrium de la chapelle est entouré de quatre petits person-

³⁵ Notker, op. cit. II, 6 et 8.

³⁶ Notker, op. cit. II, 15.

³⁷ Cf. H. FICHTENAU, *L'Empire carolingien*, Paris 1958, p. 92.

³⁸ Walafriid Strabon, *De imagine Tetrici*, Poet. Aevi Carol. II, 370:

*Hinc magnum Salomonis opus hinc templa supremis
Dant insigne nemus viridique volantia prato
Murmura rivorum. Ludunt pecudesque feraeque.*

nages qui représentent les quatre fleuves du Paradis.³⁹ De même que les moines lorsqu'ils fondent leurs monastères, défrichent, domestiquent les bêtes sauvages, forment un espace religieux qui recrée les conditions du paradis, de même les princes choisissent, comme nous l'avons vu, des endroits particulièrement riants, pour établir leurs demeures. Lorsque Charles le Chauve décide de fonder à Compiègne une chapelle royale digne de celle d'Aix il découvre la forêt »second paradis merveilleusement constitué d'arbres de diverses espèces«. ⁴⁰

Si le palais royal est anticipation du Paradis, le Paradis où règnent Dieu et ses serviteurs est très souvent décrit comme un palais. Raban Maur commentant l'allusion de saint Paul au troisième ciel note: »De même que nous disons qu'il existe un seul palais bien qu'il soit composé de plusieurs habitations, nous appelons ciel les différentes parties du ciel«. ⁴¹ Dans le paradis Dieu est installé comme un roi sur son trône, c'est le *Deus imperator* qui juge en toute puissance. De nombreuses inscriptions métriques carolingiennes dont nous avons conservés les textes, évoquent la cour céleste gardée par anges et archanges, saint Michel en tête, à l'imitation de la cour terrestre. ⁴² Sans doute les lettrés carolingiens s'inspirent-ils des récits bibliques et suivent-ils une tradition bien établie depuis longtemps. Ils ont en mémoire la cité céleste dont parle l'Apocalypse avec les hautes murailles resplendissantes, ses douze portes, son fleuve de vie, ses arbres couverts de fruits. Les écrivains byzantins eux aussi aimaient comparer la cour céleste à la cour impériale. Dans son commentaire de l'Évangile de saint Mathieu, Jean Chrysostome présentait l'Évangéliste guidant les Chrétiens vers la ville dorée et les introduisant auprès du Roi et de son sénat. ⁴³ Ce commentaire traduit en latin et recopié dans les *scriptoria* carolingiens a pu être connu d'Alcuin, qui nous montre l'élu vêtu par Dieu d'habits somptueux, de souliers magnifiques et conduit par lui dans la demeure des joies célestes. ⁴⁴

Ce parallèle entre ciel et terre, entre paradis et palais, se retrouve dans les récits des visions qui se multiplient au VIII^e et IX^e siècle, sans doute sous l'influence des moines insulaires. ⁴⁵ Le paradis est une citadelle imprenable

³⁹ H. CÜPPERS, Der Pinienzapfen im Münster zu Aachen, dans: Aachener Kunstblätter 1960, p. 90.

⁴⁰ Historia translationis corporis S. Cornelii papae apud Compendium, PL 129, 1375: *Secundum paradisum diversorum generum arboribus mirifice constitutum*. — Sur la fondation de la chapelle de Compiègne cf. M. VIEILLARD-TROIEKOUROFF, dans: Cahiers Archéologiques 20 (1971) pp. 89 sv.

⁴¹ Raban Maur, PL 111, 264.

⁴² Poet. Aevi Carol. I, p. 330; II, pp. 202 s.; Dungal, Carm. (Poet. Aevi Carol. I, p. 395); Raban Maur, Poet. II, p. 253. Sur Saint Michel cf. Poet. Aevi Carol. I, pp. 103, 307, 312, 327, 345, 348.

⁴³ Jean Chrysostome, In Math. II, 1 (PG 57, 23–24). Cf. A. GRABAR, L'Empereur dans l'art byzantin, Paris 1936, p. 253.

⁴⁴ Alcuin, Poet. Aevi Carol. I, p. 452.

⁴⁵ C. FRITZSCHE, Die lateinischen Visionen des Mittelalters bis zur Mitte des 12. Jahrhunderts.

dominée par des hautes tours et entourée de brillantes murailles au pied desquelles coule un fleuve. Une fois entré on se trouve au milieu de jardins merveilleux et d'animaux qui vivent en paix. Parmi les nombreuses demeures qui forment le Paradis se distingue la grande salle où Dieu réside. Là le roi des rois est entouré de ses gardes angéliques et de la multitude des saints, aux visages et aux vêtements éblouissants. Dieu invite alors les élus à des banquets sans fin. Là comme dans le palais résonnent des musiques et des chants dont les balbutiements humains ne donnent qu'une faible idée. Là également s'entassent les trésors spirituels que les hommes ont amassés.⁴⁶

Il est certain que les auteurs des visions ont tiré leurs descriptions de la Bible, de la *Passio Perpetuae*, des hymnes de saint Ephrem, et même de Grégoire le Grand.⁴⁷ Mais il est non moins certain que leurs lecteurs trouvent dans les descriptions de l'au-delà les éléments du palais royal.

Nous retrouvons cette comparaison dans la tradition germanique. On ne peut en effet étudier la culture du Haut Moyen Age sans savoir qu'entre les domaines latins et germaniques les liens étaient plus étroits qu'on le dit habituellement. Charlemagne n'avait-il pas voulu sauver les « très antiques poèmes barbares » comme l'écrit Eginhard ?⁴⁸ Or la demeure des dieux païens est présentée comme un palais fortifié, composé de multiples maisons.⁴⁹ Dans le palais des Ases, l'Asgard, on trouve douze demeures qui correspondent aux douze signes du zodiaque. Nous retrouvons ce chiffre dans la Saga de Charlemagne puisqu'elle nous dit que le prince se fit construire douze palais.⁵⁰ Le dieu Odin réside dans le palais le plus élevé ! Une légende rapportée par Paul Diacre montre Odin installé à sa fenêtre au soleil levant et contemplant le monde.⁵¹ La salle la plus importante est le Walhalla, lieu de séjours des héros morts au combat. Des lances forment la charpente, des boucliers les tuiles, un pilier central, l'axe du monde, maintient le tout. Là Odin entouré des dieux

Ein Beitrag zur Kulturgeschichte, dans: *Romanische Forschungen* II (1886) pp. 247-279 et III (1887) p. 357-369.

⁴⁶ Vision de Baronte, MGH SRM V, p. 384. Lettre de Boniface à Eadburga, ep. 10 (MGH, Ep. III); Vision de Merchdeof, Poet. Aevi Carol. I, pp. 591 sv.; Vision racontée par Prudence, ibid. I, p. 580; Vision de Wettinus, ibid. II, p. 268; Vision de Bernold, dans Hincmar, PL 125, 1115; Vision d'Anschaire, MGH SS II, p. 690; Vision d'un prêtre, ibid. I, p. 433; Vision de Rotcharius, AASS Mabillon IV, p. 667; Vision d'un clerc de Rodez dans Vita Geraldi IV, 11, PL 133, 699; Vision d'un moine anglo-saxon, Annales de Saint-Bertin 839.

⁴⁷ E. COTHENET, Paradis, dans: Dictionnaire de la Bible, Supplément VI (1967); H. BIETENHARD, Die himmlische Welt im Urchristentum und Spätjudentum, Tübingen 1951. Cf. *Passio Perpetuae* 11-12 ed. ROHM; E. BECK, Ephraems Hymnen über das Paradis, dans: *Studia Anselmiana* 26, 1951. Grégoire le Grand, Dialogues IV, 36 (PL 77, 383).

⁴⁸ Eginhard, Vita Caroli, 29.

⁴⁹ DUMEZIL, Les Dieux des Germains, Paris 1959, p. 45 et 107. E. PETERS, Quellen und Charakter der Paradiesvorstellungen in der deutschen Dichtung des 9.-12. Jahrh., Marburg 1915.

⁵⁰ Cf. G. PARIS, Histoire poétique de Charlemagne, Paris 1865, 2e éd. 1905, réimpression 1974, p. 369.

⁵¹ Paul Diacre, *Historia Longobardorum*, I, 8, MGH SRL, p. 52.

et des déesses offre des splendides festins servis par les Walkyries. Dans le palais des dieux s'entassent les richesses arrachées aux ennemis. Enfin pour défendre le palais menacé perpétuellement par les géants, Heimdall défend le pont qui conduit à la porte principale et donne l'alerte au premier danger.

Les missionnaires qui convertirent les Germains ont cherché à démontrer la vanité des croyances païennes et l'illusion du paradis germanique. Nous pouvons à ce propos citer un texte hagiographique significatif. Il s'agit de la Vie de saint Wulfran de Sens, missionnaire auprès des Frisons, à la fin du VII^e siècle.⁵² Le duc païen Radbod étant malade vit en songe un ange, en réalité le diable, qui lui promet de lui faire habiter un palais s'il conservait les croyances de ses ancêtres. Peu après le diable apparaît à un diacre de Wulfran et le conduisit vers cette demeure. Ils entrent dans une large avenue décorée de marbres arrivant à une place d'or et de pierres précieuses devant un admirable palais, où l'on voit un immense trône. Mais le diacre se rendant compte qu'il s'agissait d'une illusion démoniaque fait un signe de croix et le palais d'or se transforme en boue, les magnifiques jardins en broussailles et en marécages.

Même après leur conversion, les Germains ne peuvent oublier la magnificence des palais des dieux. Dans le poème *Voluspa* qui fait partie de l'*Edda* scandinave, la prophétesse voit «une salle plus brillante que le soleil s'élever couverte d'or dans le magnifique Gimlic. C'est là qu'habiteront les peu des fidèles et qu'ils jouiront de la félicité éternelle. Alors il vient d'en haut présider au jugement des grandeurs le souverain puissant qui gouverne l'univers».⁵³ Le poète a combiné ici les légendes germaniques et la description de la Jérusalem céleste. Un autre exemple de syncrétisme est donné par le *Béowulf*, poème anglo-saxon composé au VIII^e siècle. Le palais Heorot, que le roi Hrotgar ordonne de construire, est décrit comme la plus belle demeure du monde. Les voûtes s'élèvent bien haut ainsi que les murailles d'une forteresse. Dans la salle le roi a fait préparer des bancs pour ses fidèles, la bière leur est offerte, les scops chantent l'histoire de la création du monde en s'accompagnant de harpes. Mais le palais est menacé par le monstre Grendel, un dragon venu d'une caverne sous-marine. Le héros Béowulf accueilli par le roi sur le «banc de la bière» va triompher de Grendel après maintes péripéties et rendre la paix aux habitants du palais.⁵⁴ Comme récemment A. Lee l'a montré, ce palais symbolise le monde créé par Dieu et menacé par le diable.⁵⁵ Mais ne peut-on pas rapprocher le combat de Béowulf et du dragon de la lutte entre

⁵² *Vita Wulframni*, MGH SRM V, p. 606 – Jonas de Fontenelle a écrit cette vie au début du VIII^e siècle.

⁵³ Sur ce poème, cf. W. LANGE, *Studien zur christlichen Dichtung der Nordgermanen 1000–1200*, Göttingen 1958, p. 14 et p. 74. J. DE VRIES, *Altnordische Literaturgeschichte* I, 2, Berlin 1964, p. 60, rapproche la Jérusalem céleste et le Gimle du *Voluspa*.

⁵⁴ *Béowulf*, trad. angl. D. WRIGHT, Londres 1975, p. 28.

⁵⁵ A. LEE, *The Guest hall of Eden*, Londres 1972.

Pépin et le monstre au moment de la construction d'Aix-la-Chapelle?⁵⁶ Le palais est une place forte sacrée, convoitée par les forces du mal.

Dans l'oeuvre d'un autre poète anglo-saxon, Cynewulf, la description du paradis combine les souvenirs bibliques païens, mais s'inspire aussi de la réalité de la cour de son temps. Le paradis est présentée comme une forteresse (*caester*) au toit couvert de boucliers (*sceld byriz*) comme le Walhalla. Au milieu des anges musiciens, Dieu récompense les élus après leurs victoires en leur distribuant des dons royaux. L'entourage de Dieu rappelle le corps d'armée des *scholares* (*scolu*). Les anges sont ses *thanes* et ses messagers.⁵⁷

Nous voici assez loin de l'évocation du palais franc. D'une description réaliste nous sommes passé au mythe. Dans l'imagination des clercs et du peuple le palais symbolise la puissance matérielle et spirituelle. C'est un lieu sacré, point de convergences entre des forces cosmiques, que contemplant avec crainte tous ceux qui ont »la nostalgie du paradis«. D'autres civilisations ont connu cette consécration de l'espace, d'autres ont bien souvent décrit la cour céleste à l'image des palais terrestres.⁵⁸ Ce que nous avons essayé de montrer est qu'en Occident, sous l'influence des traditions religieuses diverses et des réalités politiques et sociales, les lettrés du Haut Moyen Age ont donné au palais une signification qu'il gardera pendant longtemps.

⁵⁶ Cf. plus haut note 36.

⁵⁷ MM. DUBOIS, Les éléments latins dans la poésie religieuse de Cynewulf, Paris 1942, pp. 141, 167 sv.

⁵⁸ M. ELIADE, Traité d'histoire des religions, Paris 1959, pp. 315 sv.